



Libération

Meeting du Parti socialiste, à Lille, en 2009. PHOTO AIMEE THIRON

HARCÈLEMENT SEXUEL AU MJS

HUIT FEMMES ACCUSENT

EXCLUSIF Ancien président des Jeunes Socialistes, Thierry Marchal-Beck est mis en cause par plusieurs cadres et militantes. «Libération» a enquêté sur un mouvement qui a refusé de voir.

PAGES 2-6

CINÉMA

Les obsessions de Todd Haynes

Rencontre avec le cinéaste américain à l'occasion de la sortie de son nouveau film, *le Musée des merveilles*, conte émouvant sur deux enfants sourds lancés à cinquante ans d'intervalle dans un périple new-yorkais en quête d'un proche disparu. **ET TOUTES LES SORTIES CINÉ, PAGES 24-29**

13 NOVEMBRE

Une fausse victime en procès

Cédric Rey se présentait comme un survivant de la tuerie du Bataclan. Il avait berné une association de victimes et de nombreux médias, dont *Libération*, avaient relayé son histoire. Le tribunal de Versailles s'apprête à se pencher sur son cas. **RÉCIT, PAGES 14-15**

MONDIAL

L'Italie frappée dans son orgueil

Privé de Coupe du monde pour la première fois depuis soixante ans, le pays voit dans l'échec de la Squadra Azzurra le reflet de ses errements. «*En Italie, le foot est vécu comme une métaphore de la nation*», explique un historien à *Libération*. **ANALYSE, PAGES 10-11**

L'âge de maison

Constance Guisset Persuadée de la force d'un design éthéré et magique, la touche-à-tout expose aux Arts-Déco dix ans de création.



Si elle adore le papier «pour son opalescence et son caractère éphémère», Constance Guisset craint les étiquettes. Elle a beau dérouler à grandes brassées des scénographies pour le chorégraphe Angelin Preljocaj, plisser des abat-jour pour Moustache, marque de mobilier contemporain un poil branché, et griffonner en tous sens la page blanche de son inventivité, elle redoute qu'on l'épinge en coléoptère des beaux quartiers ou en bobo intello. Adepte d'un design joyeux, éclairé et léger, elle navigue à vue entre sa passion pour l'étonnement et les contraintes techniques auxquelles son optimisme invétéré ne cède qu'à contrecœur.

Mèches châtain foncé, regard olive encadré par des lunettes vaguement papillonantes, émail impeccablement souriant, elle a des airs de diabolotin qui ne se laisserait pas mettre en boîte. Le jour de l'entretien, sous la verrière centrale de son atelier, dans le quartier de la Goutte-d'Or, ça s'active en silence. Les sept collaborateurs annoncés semblent s'être reproduits dans la nuit, à moins qu'on assiste à la matérialisation du concept d'ubiquité. Attentive, la boss se débrouille pour que les rémunérations demeurent proches du salaire qu'elle

se verse, 2500 euros mensuels, auxquels s'ajoutent les droits sur les objets.

On se réfugie dans une vaste pièce sous un poster qui claironne «Guisset, la fraîcheur de l'Île-de-France» et résume assez parfaitement le personnage. La conserverie de petits pois et carottes est l'œuvre du grand-père paternel, un agriculteur d'origine belge. Même racines terriennes côté maternel. Autodidacte, l'aïeul monte une entreprise de machines agricoles, invente le semoir à betteraves et l'arracheuse de pa-

tates. Constance reçoit un établi pour ses 8 ans et une scie à ruban trois ans plus tard. Se rêve ébéniste ou chirurgienne. Fille d'un chef d'entreprise dans le matériel de bureau et d'une mère au foyer, elle traverse sa scolarité dans les clous. Dès la cinquième, elle intègre l'internat de la Légion d'honneur. Avec six frères et sœurs, l'externalisation est presque une évidence. Elle découvre l'uniforme, qui «annule les différences sociales et une forme de superficialité» et acquiert la capacité de s'abstraire de ce qui l'entoure. Les notions d'éphémère et de vanité prennent corps quand elle réalise que le numéro figurant sur son linge et ses vêtements sera, dès son départ, attribué à une autre. Récemment, l'impermanence, principe qu'elle applique

volontiers à ses objets, s'est invitée tragiquement dans sa vie. Et son regard s'embrouille quand elle évoque Olivier, son frère, décédé dans un accident de moto.

Polyglotte, la Parisienne n'a pas la langue dans sa poche. De sa plongée dans les études, Essec, Sciences-Po et Ecole nationale supérieure de création industrielle (ENSCI), elle ramène vite des diplômes à la pelle, une pratique du hand à un bon niveau et une curiosité pour l'ailleurs. En attendant de tester elle-même fluidité du mouvement et absence de gravité, elle devient l'administratrice des frères Bouroullec, designers de renom.

Sa monographie est un grimoire où piocher le perlimpinpin de sa personnalité. Couverture bleu foncé, tranche canari colorée à l'éponge. Des coloris qui déteignent sur sa garde-robe. Dans la journée, elle porte un pantalon bleu nuit, un tee-shirt ou une chemise noire et du fluo en écharpe. «Je m'habille tous les jours pareil», avoue-t-elle. Sans doute son côté Mark Zuckerberg ou Barack Obama, deux adeptes des théories psy selon lesquelles la prise de «petites décisions» fatigue le cerveau et empêche d'aborder des questions plus importantes. Son mari, Laurent Le Bon, rencontré à Sciences-Po, dirige le Musée Picasso. Alors, pour les sorties, souvent culturelles, elle ose des tons à la Kandinsky. Sa fille de 8 ans se nomme Stella, son fils de 6, Sol. Ces bouilles d'atmosphère, dont les prénoms s'inspirent aussi des artistes Frank Stella et Sol LeWitt, ont déjà des créations à leur nom, une étagère et un rocking-chair. Y voir la preuve d'un quelconque déterminisme sexiste navrerait la féministe qui entend prouver aux hésitantes que carrière, création et maternité peuvent être menées de front. Tous les magazines de déco parlent de son design «féminin». Elle ne voit pas pourquoi la «dissimulation d'une technique agressive, inutilement roulant des mécaniques», ainsi que l'utilisation de la couleur et de la courbe seraient liées au sexe. Désireuse de «lutter avec force pour défendre la délicatesse», elle se bat pour arrondir les angles, au propre et au figuré.

Elle aime l'humour pince-sans-rire et les «blagues à (la) papa», les vaisseaux spatiaux et les capes de super-héros. Sans oublier les mariages contre-nature pour peu qu'ils diffusent leur quota de poésie. Duplex, une cage à oiseaux dont la partie haute s'imbrique dans un aquarium, reflète ce «décrochement fugace de la réalité». Ou illustre comment se prendre de bec avec un mutisme à écailles. Fascinée par ce qui tourne, roule et s'aimante, la créatrice travaille sur la magie des attractions-répulsions. Fiat Lux, une lampe prototype dont l'interrupteur, dissimulé dans une boule blanche, flotte dans l'air a été rebaptisée «Leviosa», en clin d'œil aux lecteurs de Harry Potter et à la formule «wingardium leviosa», censée déplacer les objets. Vertigo, le luminaire best-seller, est fils du hasard. Formé de rubans et d'un cercle en fibre de verre, il n'était pas censé se vriller en capeline, ni même projeter alentour des ombres de crinoline.

Les proches disent l'espiègle un zeste Fantômette, mais aussi la femme à forte vivacité, capable d'accompagner les projets sans brider les imaginations. Le chorégraphe Angelin Preljocaj lui trouve «un côté très physique, avec un véritable instinct du mouvement. Quand on l'envoie sur une piste, elle en développe douze. Son esprit fonctionne en arborescence». Savoir embarquer les gens autour d'une idée positive est un graal en création comme en politique. Elle a voté Macron aux deux tours. Elle dit aussi: «J'aime bien Brigitte, elle réhabilite la femme de 40 ans.» Légère erreur de calcul ou optimisme sororal? Autrement, elle aime prendre des bains de mer du côté de Dieppe, manger de la soupe chaude avec ses enfants et adorer jongler avec les mots. Son dernier coup de cœur littéraire remonte à l'été, pour le Gabriëlle des sœurs Berest. Mais si elle ne devait retenir qu'une phrase de ses nombreuses lectures, elle la tirerait du Funambule de Genet: «Tu es un artiste, hélas, tu ne peux plus te refuser le précipice monstrueux de tes yeux.»

Par NATHALIE ROULLER
Photo SAMUEL KIRSZENBAUM

LE PORTRAIT